

La première escale

MONTREUIL-SOUS-BOIS, MARDI 28 AVRIL 2009

LA RUMEUR DU DÉPART se propageait généralement d'un seul coup à travers le caravansérail. L'agitation des hommes et celle des bêtes soulevaient des nuages de poussière chargés de l'odeur nauséabonde des détritrus accumulés pendant les jours, voire les semaines d'attente. Les marchands du bazar rappliquaient dare-dare pour effacer les ardoises ouvertes par les voyageurs à leur comptoir, ce qui donnait prétexte à de sérieux règlements de compte. On avait beau maudire leur descendance sur quatre générations, les commerçants exigeaient leur dû au toman près. Et puis un jour, comme ça, la caravane s'ébranlait, s'étirait en une interminable file pour s'arrêter à moins d'une journée de marche de son point de départ.

Ce premier campement permettait aux uns et aux autres de vérifier qu'ils n'oubliaient rien. Si tel était le cas, l'étourdi pouvait encore rebrousser chemin, les autres l'attendaient. Les retardataires avaient, eux, la possibilité de rejoindre le convoi, les lâches de le quitter discrètement à la faveur de la nuit. Autour des feux, on se regroupait par affinités. Des clans se formaient, qui respectaient les

tribus, mais pas toujours. On triait les potins et les ragots pour en tirer quelques informations. On se racontait des histoires et des légendes qui, tôt ou tard, parleraient de l'amour d'Antar pour Abla, sa cousine. On buvait du thé aussi, beaucoup de thé.

J'ai, comme ça, emmené mon petit monde à une journée de marche de la ville, sans donner ni itinéraire ni date de départ. Je partais. Je me suis toujours arrangé pour partir dans un murmure, en milieu de journée, à un moment où personne ne pouvait m'accompagner à l'aéroport. Cette fois, je m'éclipse! J'aurais aimé disparaître avec la Lune, mais la Lune n'a pas voulu et le Soleil s'en fut. Je vais user mes tiags ailleurs que sur les galets. Et je fais miens ces vers... à pieds:

*Qu'importe aux aigles fiers
Et même aux hirondelles
Une plume de plus ou de moins à leurs ailes!
Je ne suis qu'une plume, ami...*

ANTARA IBN CHADDAD EL'ABSI

En route

PARIS, SAMEDI 16 MAI

POUR UNE TEMPÊTE, celle du début d'année fut une tempête comme il n'en arrive que tous les dix ans, du genre *Katrina*. Elle avait jeté mon campement à terre, ne m'avait laissé que les yeux pour pleurer. Aussi, ai-je versé sans honte toutes les larmes de mon corps en maudissant les dieux et leurs prophètes pour cette punition imméritée. Il me fallut une bonne lune avant de réaliser l'ampleur des dégâts. Tout était en vrac devant moi, en lambeaux! J'ai réuni mon harem et nous nous sommes mis au travail pour sauver ce qui pouvait encore l'être. Nous avons si bien travaillé qu'une lune plus tard, mon campement ressemblait de nouveau à quelque chose. Je pouvais fêter dignement *Norouz*, le nouvel an persan qui marque le premier jour du printemps. Fallait-il y voir le signe d'une renaissance?

Le Laboureur d'idées m'a proposé une rencontre avant mon départ, ce que nous n'avions pas fait depuis neuf ans... après neuf ans d'une relation assidue. J'ai été très heureux de ces retrouvailles. Nous étions-nous seulement quittés? Et d'ailleurs, que quitte-t-on? Je n'ai jamais été un homme de rupture. À l'instar du « destin », la « rupture » relève peut-être

tout simplement de l'utopie ! Ne devrait-on pas plutôt parler de « fracture » tant la rupture est synonyme de douleur dans une histoire qui continue. Quant au « destin », je lui préfère la « voie » valorisée dans les arts martiaux. Si le « destin » nous fait face (et parfois même nous tombe dessus), la « voie », elle, se déroule sous nos pas et si nous n'avons pas toujours la possibilité de la maîtriser, au moins pouvons-nous essayer de la comprendre.

Ainsi, je ne reprends pas la route, je poursuis mon chemin. Bouvier, comme Michaux avant lui, a écrit de très jolies pages sur la contribution du voyage à l'épanouissement personnel ; et je les rejoins lorsqu'ils placent la connaissance de soi au-dessus du reste.

*Chaque bouton qui rose devient
Jamais bouton ne sera plus
Sauf la lèvre de ma bien-aimée
Tantôt bouton, tantôt rose*

OMAR KHAYYAM

L'État-Prison

TÉHÉРАН, DIMANCHE 17 MAI

J'AVAIS RENDEZ-VOUS à Samarcande. Pas banal, non! Chacun son but dans la vie. Et puisque j'avais un peu de temps, j'avais décidé de prendre le chemin des écoliers en m'arrêtant à Téhéran. La police m'a-t-elle repéré dès la sortie de l'avion? Ai-je été balancé? L'horloge marquait vingt-trois heures et, jusque-là, tout s'était relativement bien passé. Je me suis aligné dans la file réservée aux étrangers. Le flic a regardé mon passeport, examiné toutes ses pages, farfouillé dans son ordinateur et m'a dévisagé longuement avant de refeuilleter mon passeport et de me redévisager. Il encre enfin son tampon pour l'imprimer sur le feuillet vierge face à mon visa. Je pensais en avoir terminé, qu'il me rendrait mon document avec le sourire. *Niet*. Il s'est levé, m'a invité à le suivre et m'a confié à la garde de deux de ses collègues, quelques mètres plus loin. Eux aussi m'ont dévisagé d'un air dédaigneux – ce n'était certainement pas un Français qui allait interrompre leurs palabres – et m'ont prié de m'asseoir plus loin.

Tous les passagers du vol attendaient maintenant leurs bagages, à l'étage inférieur. Mes gardes hélèrent un troisième larron en me désignant d'un mouvement

de tête. Il me fallut le suivre à travers les couloirs, vers d'autres condés tout aussi zélés, assis devant un écran d'ordinateur sur lequel défilaient les portraits des truands les plus dangereux traqués par les plus fins limiers du monde. Je ne ressemblais à aucun d'entre eux, mais j'imaginai déjà l'interrogatoire, répétais mentalement mes réponses : « Non, je ne suis pas journaliste », la fouille au corps (j'avais de l'argent plein les poches, l'Iran n'accepte pas les cartes de paiement étrangères), la demande de bakchich. J'étais seul et eux nombreux, ça allait me coûter cher. Nous avons fini à l'abri des regards, dans un bureau où, effectivement, certains devaient se mettre à poil, d'autres se défaire de quelques biffetons. Les murs étaient carrelés, les traces de sang s'y effacent d'un simple jet d'eau. D'ailleurs, ça sentait la Javel !

Finalement, le type tapa mes identifiants sur son clavier : nom, prénoms, date et lieu de naissance, et me demanda de poser les quatre doigts de la main gauche sur la vitre du petit appareil posé devant lui, puis le pouce, et le pouce de la main droite, puis les quatre doigts de la main droite. Mes empreintes s'affichèrent sur l'écran et d'un clic se gravèrent sur le disque dur des gardes-chiourmes de la révolution islamique. J'étais libre et bienvenu en Iran. J'avoue que, s'il ne me l'avait pas dit, je ne l'aurais pas deviné.

Je passai changer trois cents euros au comptoir de la première banque croisée dans le hall de l'aérogare. Le type me les convertit à la louche pour pas loin de quatre millions de rials. Il sortait des liasses de billets,

comme s'il était le directeur de la banque centrale, et moi le patron d'une grosse entreprise venu toucher sa prime de licenciement. En voyant ma tête, il devina le problème et me proposa des grosses coupures. D'un seul coup, deux millions de rials ne représentaient plus que quatre billets! Je les fourrai dans la poche de ma chemise et m'arrangeai pour répartir le reste entre les différentes poches de mon pantalon. J'en avais partout! Pas pour longtemps, le taxi me délesta avec le sourire de deux cent vingt mille rials. Et je n'avais pas à me plaindre, m'assura le réceptionniste de l'hôtel qui faisait payer le même service dix pour cent plus cher!

La chambre sent l'humidité, mais elle est grande. L'hôtel m'a été imposé pour obtenir le visa. Mon téléphone ne capte aucun réseau, mon ordinateur non plus. Je suis obligé d'acheter une carte pour me connecter à celui de l'hôtel. La connexion sur Yahoo! n'est pas facile. Impossible d'accéder à mon blog, le site paraît interdit d'accès par la censure locale. Je commence à comprendre ce que signifie l'État-Prison. Il va falloir s'adapter, ruser pour contourner les obstacles dressés sur mon chemin. Une bande d'Italiens fait le siège du *lobby* de l'hôtel. Ils attendent désespérément le taxi commandé et payé d'avance. Ils vont louper leur avion, c'est sûr. Ils haussent le ton, ordonnent de voir le *Manager*. Le réceptionniste n'en mène pas large. Je leur souhaite une bonne nuit et regagne mes pénates.

Je dors mal, me réveille très tard, avale un *Nes*. pour le prix d'un petit noir au comptoir d'un rade parisien. Le réceptionniste de la veille a été remplacé par une brochette de jeunes femmes d'une beauté rendue diabolique par le noir de leur tchador. Puisqu'elles ne peuvent montrer que leur visage, elles le soignent. Le rouge de leurs lèvres, le noir de leurs yeux, le teint de leur peau sont relevés d'un soupçon de maquillage. Elles portent le voile avec élégance, font tout pour être vues. C'est gagné.

Première journée dans les rues de Téhéran. La ville grouille de monde, de voitures, de taxis, de bus, de motos. Chacun va sans se préoccuper du voisin, parle par Klaxon interposé. On ne s'entend pas. Je sors un plan. Un vieil homme m'apostrophe et m'indique le chemin. Les deux jeunes étudiantes auxquelles il demande confirmation s'adressent directement à moi, en anglais. Un troisième quidam se mêle à la conversation. Les filles le rembarrent poliment, mais fermement. Le vieux me traduit : elles veulent me parler sans intermédiaire. Et personne ne les en empêchera. Surtout pas moi ! Le métro me dépose à la station Imam Khomeiny Square. Un jeune homme me confie aux bons soins d'un minibus qui me laissera à la porte du grand bazar.

Je plonge dans le tintamarre populeux qui gronde dans le bazar de Téhéran et ses environs, sans discontinuer, depuis la nuit des temps. Les voitures n'avancent pas, elles se suivent à touche-touche et se touchent même parfois. Les motos et les piétons se

faufilent à travers le moindre interstice... On charge, on décharge où l'on peut, comme on peut... Les bâtiments sont vieux. Ils témoignent d'une certaine aisance passée, d'une certaine qualité architecturale aussi. Je me glisse dans une ruelle, attiré par les parfums d'épices, d'herbes, de thés, de toutes sortes d'aromates vendus en poudre, en vrac, frais ou séchés et je m'enfonce dans le bazar qui, en ce début d'après-midi, reprend un peu son souffle après l'activité du matin. Il n'empêche! Ça ne ménage pas sa peine. On en profite pour se réapprovisionner. C'est l'heure des charretiers. Ça pousse par-ci, ça tire par-là, des charges que des bœufs peineraient à tracter. Ça lâche un pet au pied des côtes pour se donner de l'énergie, aussitôt absorbé par le brouhaha. Il y en a un qui court, me court après, me rattrape, pose une main sur mon épaule, de l'autre empoigne la mienne et, avec un immense sourire, me dit *Salam*. Je réponds *Salam* et lui retourne son sourire. Il repart aussitôt, comme il était venu, en courant, mais j'entends déjà d'autres *Salam* et des mains qui se lèvent, s'agitent en guise de bienvenue, des visages qui posent pour la photo... Hier soir n'était en fait qu'un mauvais rêve.

*Partout où ma belle du Fars
de sa face écarte le voile,
Que de cheiks, de religieux font parler d'eux
par leur licence.*

MIRZÂ HABIB QAÂNI

C'est ma première surprise-partie

ZANJAN, MARDI 19 MAI

JE ME DEMANDAIS quand je rencontrerais Leyla. Notre promenade dominicale étant tombée à l'eau, je n'insistai pas. On imagine aisément tout ce que l'Internet peut nourrir de fantasmes chez des jeunes femmes condamnées à vivre cachées sous les plis de leur tchador ; tout ce que le Web permet d'audaces propres à libérer les frustrations accumulées par des siècles de domination. Dans le domaine des rencontres, la Toile devient vite le cadre d'un jeu où la séduction s'épanouit d'autant mieux que l'écran ne renvoie rien d'autre que sa propre image.

Le lendemain, par téléphone, j'acceptai sans enthousiasme de me joindre à la *party* organisée dans les quartiers nord de Téhéran, chez Firoozeh. Je n'ai jamais aimé les boums et encore moins ces rendez-vous petits-bourgeois où l'on s'enferme entre lumière tamisée et tonnerre de décibels pour se retrouver seul comme un con devant son verre de vodka.

La capitale iranienne s'étire en longueur sur plusieurs dizaines de kilomètres et bute, au nord, sur la chaîne de l'Alborz. Je logeais dans un hôtel du centre,

à deux pas de l'ancienne ambassade des États-Unis, objet d'une mémorable occupation par les étudiants en théologie peu après la Révolution de 1979. Aussi, me fallut-il une bonne demi-heure pour approcher les cimes encore enneigées des montagnes qui scintillaient dans la lumière du couchant.

Firoozeh occupe un appartement de standing dans un petit immeuble moderne. Elle m'accueille avec un sourire éclatant de joie. Son tee-shirt tombe assez bas sur son bras gauche pour laisser apparaître un dessous noir et une généreuse poitrine. L'idée me traverse qu'elle aurait pu tailler ses dessous dans un tchador! En bon journaliste, j'aurais dû lui poser la question et même demander à vérifier, mais chacun sait que je ne le suis pas. D'ailleurs, au moment où les puissantes clameurs d'un meeting de l'opposition s'élèvent sur la ville de Zanjan, je reste là, seul dans mon hôtel Trois-Cafards, à rêver du corps de Firoozeh, certes plus excitant que la barbe d'un mollah! Leyla est toute timide à côté, dans ses collants noirs, sa jupette à carreaux coupée à mi-cuisse et son haut largement décolleté.

Une vingtaine de trentenaires (filles et garçons) nous rejoignent au fil de la soirée. Les demoiselles arrivent en tenue réglementaire, s'éclipsent dans la chambre de Firoozeh avant d'en ressortir métamorphosées. La sono dégueule un rap local bien enlevé dans le séjour éclairé par un chapelet de bougies posées à même le sol. Les voisins ont été prévenus et mes hôtes peuvent compter sur leur discrétion. Ça se